

Le duc d'Aumale

Autor(en): **Lecomte, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **42 (1897)**

Heft 6

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-337410>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLII^e Année.

N^o 6.

Juin 1897.

Le duc d'Aumale.

Comme nous le disions dans notre dernier numéro, en annonçant la mort du vaillant général d'Afrique, c'est surtout du soldat que nous parlerons ici.

La carrière militaire du duc d'Aumale (Henri d'Orléans), eut d'heureux débuts. Né à Paris le 16 janvier 1822, ce quatrième fils du roi Louis-Philippe fut élevé par son père pour être spécialement militaire et par-dessus le marché fantassin¹. Après de bonnes études générales, tant au collège Henri IV que sous la direction de M. Cuvillier-Fleury, plus tard célèbre académicien, et divers cours spéciaux, il reçut le brevet de sous-lieutenant pour ses étrennes de 1837, étrennes gagnées en examens strictement réglementaires et par un prix d'honneur au concours général d'histoire et de discours français. Classé au 4^e de ligne, il y devint successivement lieutenant le 1^{er} janvier 1838, et capitaine le 1^{er} janvier 1839, ayant servi comme chef de section à Fontainebleau, à Courbevoie, à Vincennes, où il fut aussi directeur de l'école de tir.

Un an plus tard il partit pour l'Algérie comme officier d'ordonnance de son frère le duc d'Orléans, avec le grade de commandant de bataillon, détaché du 4^e léger.

Admettons que ces promotions au choix seraient aujourd'hui taxées de haut favoritisme. Mais le régime monarchique comportait partout de tels privilèges et sans les restrictions qu'y apportait Louis-Philippe de son plein gré.

Quoiqu'il en soit notre favori de la fortune commence, dès 1840, une période de fatigues et de dangers où il acquittera

¹ Ses trois frères aînés étaient le duc d'Orléans, prince royal accompli, enlevé si prématurément par la *catastrophe de Neuilly* (1842); le duc de Nemours, magnifique officier de cavalerie, mort l'an dernier; le prince de Joinville, brillant amiral, encore vert et solide; son cadet, le duc de Montpensier, le héros des *mariages espagnols*, mort il y a quelques années à Séville. De ses deux sœurs la princesse Louise est morte reine des Belges en 1850; la princesse Clémentine, mère du prince Ferdinand de Bulgarie, était au chevet du duc d'Aumale à Zucco ainsi qu'à ses obsèques émouvantes de Paris et de Dreux les 18 et 19 mai 1897.

largement sa dette de naissance envers ses frères d'armes. Le jeune officier supérieur inaugure cette carrière d'Afrique qu'il accomplit constamment avec zèle et joyeux entrain, même au milieu de dures vicissitudes parfois.

Pour s'en rendre pleinement compte il faudrait donner ici, au moins comme introduction générale et en l'accompagnant d'une carte de l'Algérie, l'esquisse des campagnes menées depuis le débarquement de 1830 jusqu'au début de l'année 1848. Cela nous porterait trop loin, et ne serait à sa place ni dans nos colonnes, ni dans les présentes circonstances. Qu'il nous suffise de dire, à titre d'orientation, qu'en 1840 la période initiale de l'occupation restreinte était finie, et qu'à l'avenir les opérations militaires seraient poussées aussi fort que de nécessité.

Dès 1835 le duc d'Orléans, déjà un vétérans du siège d'Anvers, y avait pris part sous le maréchal Clauzel. La défense de la colonie contre le célèbre émir Abd-el-Kader avait amené l'expédition brillante de Mascara, où le duc d'Orléans se distingua par sa bravoure et sa vigilance. En 1839 il avait commandé une division sous les ordres du maréchal Valée dans l'aventureux voyage de découverte baptisé l'expédition des Portes de-Fer ¹.

Pour 1840, il s'agissait d'ouvrir la route de Médéa, à travers la montagne, de franchir le col de Mouzaïa. La *division d'Orléans* avait cette tâche, et c'est là que le duc d'Aumale vit le feu pour la première fois ; il s'y trouva en bonne compagnie : le général Duvivier y commandait une brigade, Changarnier y comptait comme colonel du 2^e léger, le colonel de Lamoricière y était à la tête des zouaves ; le bataillon de tirailleurs, ou chasseurs d'Orléans, ou encore de Vincennes, y commençait la belle renommée de ce corps d'élite formé par le prince royal.

Le duc d'Aumale bénéficia promptement de ce milieu de troupes aguerries et dirigées par des officiers dont la réputation était déjà bien supérieure à leur grade.

Dans les affaires autour de Blida et de Médéa, il se montra intrépide, recherchant sans cesse les missions périlleuses.

¹ Pour l'historique de ces opérations, voir : *Campagnes de l'armée d'Afrique 1835-1839*, par le duc d'Orléans, avec un portrait de l'auteur et une carte de l'Algérie, publié par ses fils (comte de Paris et duc de Chartres). Paris 1870. Michel Lévy frères, éditeurs. Un vol. gr. in-8 de 550 pages.

C'est ainsi qu'à l'engagement de l'Oued-Jer son frère et chef l'ayant envoyé prescrire au 1^{er} chasseurs d'Afrique de charger, il transmet promptement l'ordre, puis, au lieu de revenir à son poste d'état-major, se met à la tête d'un escadron et charge vaillamment l'ennemi.

Un peu plus tard, montant la route du col de Mouzaïa, il s'avance hardiment sous une grêle de balles, pénètre un des premiers dans la position et enlève, l'épée à la main, la plus haute des redoutes qui commandaient le passage.

Cette action d'éclat lui valut une citation à l'ordre de l'armée et la croix de la légion d'honneur, croix dont il fut toujours très fier, et qui, ces derniers jours, ornait son cercueil.

Après cette expédition le prince rentra à Paris ; il y fut bien reçu, comme on pense. De plus il fut promu lieutenant-colonel au 24^e de ligne en garnison à Alger, commandé par un vieux soldat de l'Empire, le colonel Gentil. Il rejoignit son régiment pour les opérations qui allaient être reprises en 1841 sous la direction du général Bugeaud. Avant de s'embarquer il adressa au futur maréchal la lettre connue où il lui disait « qu'étant jeune et robuste il désirait gagner sous ses ordres ses éperons en vrai cadet de Gascogne, et le priait de ne lui épargner ni fatigues ni périls ni quoi que ce soit. »

C'est bien ce qui eut lieu, soit dans la difficile campagne de 1841 soit dans les suivantes. Celle de 1841 commença par le ravitaillement de Médéa. Sauf quelques chaudes escarmouches autour du bois des Oliviers il ne s'y passa rien de remarquable. Le duc d'Aumale y était aux ordres directs du duc de Nemours, qui le chargea de ravitailler Miliana. Il s'acquitta de cette mission avec succès, donna le bon exemple de la vie de fatigue et de rationnement à toutes ses troupes et repoussa brillamment une attaque des Arabes.

Aussi, le 27 mai 1841, le duc d'Aumale fut promu colonel du 17^e léger (aujourd'hui le 92^e de ligne), où il remplaçait un chef éminent, Bedeau, devenu général. A la tête de ce beau régiment qui menait la guerre d'Afrique depuis six années et s'était signalé entr'autres à la prise de Constantine, le prince se montra chef de corps excellent, ferme, juste, sachant faire aimer le métier par tous ses subordonnés, ce qui n'est pas un mince mérite pour un jeune nouveau venu succédant à de vieux troupiers.

Son commandement fut mis à l'épreuve et obtint un véri-

table succès lorsqu'il fut chargé de ramener le 17^e léger à Paris, en récompense de ses bons services depuis 1835. Ce retour devait se faire par étapes, et à cet effet le 17^e débarqua à Marseille le 20 juillet 1841, et se mit aussitôt en mouvement à travers toute la France. La route était longue, et pleine d'écueils pour la discipline. Mais la troupe, bien en mains de son chef et convenablement entraînée, la fit sans peine. La marche ne fut qu'une série d'ovations.

C'est à cette occasion que se produisit l'incident typique relevé dernièrement par M. Ch. Malo dans les *Débats*. Un beau jour, en traversant le vignoble de la Bourgogne, le colonel du 17^e fait faire halte, front au sud-est, alignement soigneusement rectifié, drapeau déployé... Qu'y a-t-il donc?... Il y a en face le clos Vougeot, le premier cru de France! Présentez armes! puis fanfare et défilé en colonne par section, sans perdre un quart d'heure dans l'avance vers le nord.

La fin de la marche fut marquée d'un autre incident, l'attentat manqué de Quénisset, qui ne contribua pas peu à augmenter l'intérêt qu'on portait au jeune héros de la Mouzaïa, ainsi qu'au duc d'Orléans, venu à sa rencontre aux portes de Paris, et aussi échappé aux balles de l'assassin.

Le maréchal Soult, ministre de la guerre, accorda quelque temps de repos relatif au duc d'Aumale, son régiment étant caserné à Courbevoie; il profita de ce repos pour se livrer à une étude approfondie des manœuvres de l'infanterie et des armes combinées et ne tarda pas à posséder en maître tous les secrets de la tactique, petite et grande.

Après environ 18 mois de commandement de régiment dans ces conditions le duc d'Aumale fut promu, le 7 septembre 1842, au grade de maréchal de camp, c'est-à-dire général de brigade. Il demanda aussitôt à retourner en Algérie, où il se sentait à sa vraie place. Il partit porteur d'une lettre du roi au général Bugeaud, disant entr'autres: « Il va reprendre sous vos ordres le service que vous lui avez fait commencer si glorieusement. Quelle que soit la peine que j'éprouve de voir mes enfants s'éloigner de moi, peine douloureusement aggravée par la perte de ce fils chéri qui avait aussi glorieusement et tant de fois combattu en Afrique, leur zèle et leur empressement à rejoindre partout où ils peuvent s'associer à la gloire de notre armée sont une des plus douces consolations que je puisse trouver au malheur qui m'accable. J'espère que l'ar-

mée d'Afrique reportera sur mon fils d'Aumale l'affection si vive qu'elle avait vouée à son frère aîné. »

D'importantes mutations se faisaient alors dans les corps de l'Algérie. Le maréchal Valée ayant quitté les fonctions de gouverneur général, avait pour successeur le général Bugeaud. La subdivision de Médéa, devenue vacante, fut donnée au nouveau maréchal de camp. C'était la plus importante, à ce moment, de la province d'Alger. En quelque sorte il fallait la créer, l'organiser, la mettre sur le pied normal. Cela se fit promptement, grâce à l'activité et à l'intelligence du duc d'Aumale. Sous son commandement supérieur, à la fois ferme et bienveillant, le cercle de l'autorité militaire, d'abord restreint à la banlieue de la ville, s'élargit peu à peu et très notablement. Au bout de quelques mois toutes les grandes tribus de la région appelée la province de Tillery étaient ralliées.

En même temps le duc d'Aumale prenait place dans une colonne que Bugeaud allait diriger personnellement, car il ne ménageait pas plus le prince que ses autres lieutenants, ne lui épargnant même pas les allusions à son rapide avancement.

Les débuts du jeune brigadier furent marqués par quelques coups heureux. Menacé dans son commandement de Médéa par Abd-el-Kader et des tribus de Boghar que dirigeait l'ardent Ben-Allah, il reçut la mission de contenir ces tribus, à double fin de couvrir l'armée de Bugeaud opérant vers Cherchell et de gagner du terrain vers le sud.

Dans cette tâche le duc d'Aumale montra de brillantes qualités. Se décidant à l'offensive, après convenables renseignements, il réussit à s'emparer de tout le campement du lieutenant d'Abd-el-Kader. Celui-ci connaissait son adversaire et n'osa pas risquer sa nombreuse cavalerie contre celle du duc, qui, après les premiers coups, ne put charger que des fuyards.

Quelque temps après il agissait de même contre les Rahmans soulevés et les faisait rentrer dans l'ordre après quelques vigoureuses charges de cavalerie dont il fut beaucoup parlé en leur temps¹.

¹ On dit que c'est une de ces charges qui a inspiré à l'éminent peintre Detaille un de ses plus jolis tableaux, ornement d'une des salles de Chantilly, où il y a plus de mouvement, paraît-il, que de réalisme. Aussi en le montrant à quelques visiteurs le duc d'Aumale, tout en faisant admirer la belle et correcte posture

Ce n'était là que de simples préludes à l'expédition capitale qui lui incombait au printemps 1843, et qui aboutit à la prise de la smala d'Abd-el-Kader, opération qui suffirait à immortaliser le nom de tout général.

Il faut se rappeler que cette smala était une sorte de vaste citadelle ambulante, une base d'opérations mobile, comprenant la famille même de l'émir, ses ministres, ses ouvriers, son arsenal, ses trésors, environ 300 douars avec leurs troupeaux ; gardée par plusieurs milliers de réguliers, au total plus de 20 mille âmes, parfois le double.

Réminiscence des familles patriarcales de l'antiquité, la smala formait d'immenses campements allant de position en position, autour des sources et le long des pâturages sur le seuil du désert. De son sein se détachaient les colonnes de combat, parfois lancées fort au loin, jusque sur les revers des colonnes françaises.

Dans ces conditions, la smala d'Abd-el-Kader devenait l'objectif important. La dissoudre c'était frapper au cœur ses divers et nombreux détachements. Tel fut le but que le général Bugeaud se proposa pour la campagne de 1843.

Tandis que deux colonnes, sous le général Lamoricière, s'avançaient de Mascara vers Teniet-el-Had et Tiaret contre les troupes mêmes d'Abd-el-Kader, colonnes qui serviraient en tout cas d'utiles flanquements à l'expédition principale, le duc d'Aumale fut chargé de celle-ci, c'est-à-dire de pourchasser sans relâche la smala, de s'en emparer si possible.

C'est ce qu'il sut faire, non par les prétendues vertus de jeunesse et d'aventure « avec diable au ventre » qu'on lui attribua d'après un propos bizarre du colonel Charras, mais au moyen des meilleures dispositions du métier d'état-major, pleines de vigilance et de prudence. Toute l'expédition fut admirablement préparée, avant d'être vigoureusement conduite. Dès le mois d'avril une base solide et bien approvisionnée fut créée à Boghar, dans le haut Chéelif, à la porte du désert, d'où des reconnaissances furent lancées au delà vers le sud et sur les flancs.

Le 9 mai le duc est avisé que la smala est proche, aux environs de Goudjilah. Le lendemain il part de Boghar avec

d'un cheval de guerre, ajoutait : « Sans vouloir être trop gascon, quoique j'en tiens, permettez-moi de noter que j'ai en effet quelquefois chargé, mais qu'il n'y avait personne devant. »

1300 hommes d'infanterie et 600 cavaliers, suivis d'une colonne de vivres, pour 20 jours, comptant 800 mulets et chameaux. Le 12 il arrive près Goudjilah, mais la smala n'y était plus. Abd-el-Kader, avisé par ses espions de Médéa, de Miliana et de Mascara, a fait refouler tout son monde vers le désert.

Ce monde nomade est habitué aux mobilisations. Il faut, pour l'atteindre, redoubler de vitesse, marcher de jour et de nuit, trouver sa piste et la garder. A cet effet le duc d'Aumale laisse en arrière son infanterie avec ses canons de montagne, et part avec sa seule cavalerie.

Le 15 mai on a enfin la piste certaine, par l'herbe foulée et les crottes ; le 16, comme le duc dirigeait une reconnaissance de cavalerie accompagnée par le lieutenant-colonel Morris, du 4^e chasseurs d'Afrique, des éclaireurs spahis de Yousouf vinrent annoncer qu'on avait découvert toute la smala près des sources de la Taguine.

Racontons l'émouvante action qui va suivre, et pour plus d'impartialité — car, par suite des passions politiques et dynastiques aux prises, on a fait, suivant les temps, des récits fort divergents de ce brillant épisode des guerres d'Afrique ¹ — nous laisserons la parole à l'un des témoins oculaires, au général du Barrail, alors sous-lieutenant aux spahis du colonel Yousouf.

Nous marchions silencieusement chacun à sa place, dit le livre du général du Barail. De loin en loin dans les espaces sablonneux dégarnis d'alfa, le vent soulevait un nuage de poussière. Et Yusuf d'accourir vers M. le duc d'Aumale, en criant :

— Monseigneur, c'est la smala.

Et le prince de répondre invariablement :

— Je veux aller à l'eau, je ne veux pas autre chose pour le moment ².

Vers onze heures et demie, nous marchions sur deux colonnes, les spahis à droite et les chasseurs d'Afrique à gauche. Le prince était en

¹ Ainsi la *Grande Encyclopédie*, magnifique collection d'ailleurs, qui se publie à Paris sous la direction de M. le sénateur Berthelot et autres membres de l'Institut, dit textuellement : « Envoyé en Afrique, le duc d'Aumale ne tarda pas à acquérir une grande réputation, due surtout à une campagne de presse admirablement organisée. On lui attribua la conquête de Biskra, occupée sans combat (1844) et l'enlèvement de la smala d'Abd-el-Kader : il n'y arriva qu'après le combat. Mentions où la malveillance et l'inexactitude se serrent de près.

² Les outres d'eau que portaient les chameaux tiraient à leur fin. Les chevaux souffraient de la soif ; quelques-uns avaient dédaigné par cette cause l'orge qu'on venait de donner.

tête des chasseurs d'Afrique. Nos escadrons n'étaient pas régulièrement formés en échelons, mais — les longs éperons arabes animent toujours les chevaux — les spahis avaient gagné beaucoup de terrain et étaient sensiblement en avant des chasseurs.

L'ordre de marche était le suivant : capitaine Durrieu, chargé du service topographique et des guides ; à côté de lui, Aneur-Ben-Ferhat, aga des Ayad, suivi de son goum débandé ; puis, formant à gauche le 1^{er} échelon, sous le commandant d'Allonville. 4 escadrons de spahis en colonne de pelotons, environ 230 chevaux ; auprès d'eux leur colonel Yusuf, avec deux de ses officiers, le lieutenant Fleury et le sous-lieutenant du Barrail ; à deux cents pas en arrière à droite, le 2^{me} échelon, formé de 2 escadrons du 4^e chasseurs d'Afrique, d'une division du 1^{er} régiment et de 30 gendarmes, le tout faisant 260 chevaux, sous le commandement du lieutenant-colonel Morris.

Le duc d'Aumale marchait entre les deux échelons, avec son état-major, le commandant Jamin, aide-de-camp, — responsable vis-à-vis du Roi de la personne du prince, — les capitaines de Beaufort et de Marguenat, officiers d'ordonnance, un spahi porte-fanion et un interprète.

Les zouaves et la section d'artillerie de montage étaient à une lieue en arrière ; le reste de l'infanterie, soit un millier d'hommes des 33^e et 64^e de ligne, avec le grand convoi, à environ une étape.

Tout à coup, devant nous, nous voyons les cavaliers du goum faire un tête-à-queue subit. Ils arrivent sur nous en criant : « La smala ! la smala ! Il faut du canon. »

L'agha Amar ben Ferhat arrive le dernier, et annonce au colonel Yusuf que la smala tout entière est campée près de la source de Taguine. Guidé par l'agha, le colonel Yusuf, accompagné du lieutenant Fleury, d'un maréchal des logis indigène, nommé Ben Aïssa Ould el Caïd el Aïoun, son porte-fanion, soldat d'un courage incomparable ; d'un autre maréchal des logis, Bou ben Hamed, et de moi, se porte au galop sur une petite éminence, d'où nous pouvions embrasser, d'un coup d'œil, toute la smala.

Le spectacle était invraisemblable. Imaginez, au milieu d'une plaine légèrement creusée où coulent les eaux de la source Taguine, arrosant un fin gazon, un campement s'étendant à perte de vue et renfermant toute une population occupée à dresser les tentes, au milieu des allées et venues d'innombrables troupeaux, de bêtes de toute espèce, de quoi remplir plusieurs escadres d'arches de Noé.

C'était grandiose et terrifiant.

Notre goum s'était évanoui. Il ne restait plus que l'agha, qui, d'ailleurs, ne quitta pas le prince de toute la journée. Le colonel me dit :

— Courez vite dire au prince que nous sommes sur la smala. Vous lui direz que vous l'avez vue de vos propres yeux ! Allez !

Je montais un cheval excellent que m'avait cédé Fleury quand j'avais été nommé officier. En quelques secondes, je fus auprès du duc d'Aumale et lui répétai exactement les paroles de mon colonel. Je dois dire que je fus fort mal reçu.

Le prince qui venait de recevoir dans la matinée dix avis semblables, non justifiés par l'événement, m'envoya promener tout simplement. Je revenais au galop rapporter ma déconvenue au colonel, quand je vis, botte à botte avec moi, le duc d'Aumale qui avait pris la même allure. Il montait son cheval habituel, un grand et fort irlandais, avec lequel nos petits chevaux barbes ne pouvaient pas lutter.

Yusuf s'élança près de lui et lui dit en deux mots que nous étions sur la smala. Le prince demanda des informations plus complètes et plus détaillées, tant le fait lui paraissait invraisemblable. Le capitaine de Marguenat se proposa pour aller s'en assurer.

— Oui, oui, dit le duc. Allez, capitaine de Marguenat, et assurez-vous que le campement devant lequel on est arrivé si inopinément est bien celui de la smala.

Le capitaine partit et alla à quelques pas du lieu où se passait cette scène émouvante dans sa simplicité, jusqu'à un endroit d'où l'on pouvait apercevoir quelques tentes détachées du camp principal. Il revint et, avec ce ton emphatique qu'il ne perdait jamais, il dit au duc d'Aumale :

— Monseigneur, je viens de voir quelques misérables tentes établies au pied de la colline où nous sommes. On ne saurait même dire si c'est un campement arabe, car il y a plusieurs tentes blanches qui pourraient bien appartenir à un camp français.

Il ne faut pas oublier, pour expliquer cette illusion d'optique, que le général de Lamoricière était lui-même, à ce moment-là, en expédition pour nous soutenir, et, sans qu'on sût pourquoi, le bruit s'était répandu dans la colonne que, peut-être, nos éclaireurs avaient pris son camp pour la smala. On se refusait à croire que nous eussions pu la surprendre stationnée.

Mais le capitaine de Marguenat n'avait pas encore terminé son discours que Yusuf l'interrompit violemment :

— Allons donc, capitaine, vous avez mal regardé ou vous n'avez pas su voir. Je vous affirme, monseigneur, que c'est bien la smala. Au surplus, je retourne m'en assurer encore.

Et, accompagné des mêmes personnes qui l'avaient suivi une première fois, c'est-à-dire de Fleury, des deux maréchaux de logis et de moi, il revint à son précédent poste d'observation. Naturellement, pendant ces quelques minutes, la scène n'avait pas changé. Les tentes étaient toujours là avec la même fourmillière de créatures humaines et de bêtes. Seulement, l'agitation semblait plus grande. Il était clair qu'on se livrait à de fiévreux préparatifs. Étaient-ce des préparatifs de résistance ou de fuite ?

A première vue, nous penchions pour la résistance, parce que nous ignorions un fait considérable : c'est qu'Abd el Kader était loin. Il était parti avec ses principaux chefs et ses meilleurs cavaliers pour surveiller les manœuvres du général de Lamoricière. Il ignorait absolument notre marche, grâce à l'exécution des onze pauvres Arabes.

Et même les gens de la smala avaient pris nos premiers éclaireurs pour des réguliers d'Abd el Kader rentrant au camp.

Notre reconnaissance terminée, et, cette fois, sans qu'aucune erreur fût possible, nous revinmes au galop près du duc d'Aumale, et voici les paroles qui furent échangées dans cette scène demeurée historique :

Monseigneur, dit Yusuf, c'est effrayant, mais il n'y a plus moyen de reculer.

— Colonel, répondit le duc d'Aumale, je ne suis pas d'une race habituée à reculer. Vous allez charger.

— Oh ! oh ! dit le capitaine de Beaufort, assez fort pour que le prince l'entendît, vous allez charger ; c'est bientôt dit, mais on a fait assez de bêtises aujourd'hui pour que maintenant on prenne le temps de réfléchir.

— Capitaine de Beaufort, riposta le prince, si quelqu'un a fait des bêtises aujourd'hui, c'est moi, car je commande et j'entends être obéi. Colonel, vous allez charger, prenez vos dispositions.

Et sur le terrain, le prince, le colonel Yusuf et le colonel Morris tinrent un rapide conseil de guerre pour fixer ces dispositions.

Les spahis devaient se précipiter sur la smala. Quant aux chasseurs d'Afrique, Yusuf demandait que leurs escadrons en fissent rapidement le tour, pour couper la retraite aux fuyards et mettre cette population entre deux feux. Mais le prince, trouvant les spahis trop peu nombreux, décida tout d'abord qu'il les soutiendrait avec tout le reste de la cavalerie. Ce ne fut que plus tard, en voyant notre charge couronnée de succès et en constatant que nous n'avions pas besoin de soutien, qu'il ordonna le mouvement tournant conseillé par Yusuf. Toutes choses étant ainsi arrêtées, notre colonel se porta en tête de ses escadrons, les déploya sur une seule ligne et commanda la charge.

Nous étions environ trois cent cinquante cavaliers. Nous nous précipitâmes à fond de train, et tête baissée¹ dans cette mer mouvante, en poussant des cris féroces et en déchargeant nos armes. Je réponds qu'aucun de nous n'était plus fatigué, et que nos chevaux eux-mêmes avaient oublié les trente-deux heures de marche qu'ils avaient dans les jambes. A vrai dire, il n'y eut pas de résistance collective organisée. Il restait, pour la défense de la smala, la valeur de deux bataillons réguliers.

¹ Un autre récit porte que les spahis partirent d'abord au petit trot, et ne prirent le galop, comme il convient, qu'à l'approche décisive.

Ils furent surpris dans leurs tentes, sans pouvoir se mettre en défense ni faire usage de leurs armes. Nous aurions même traversé rapidement l'immense espace occupé par la smala, si nos chevaux n'avaient pas été arrêtés à chaque pas par un inexplicable enchevêtrement de tentes dressées ou abattues, de cordages, de piquets, d'obstacles de toutes sortes, qui permirent à quelques hommes de courage de ne pas mourir sans avoir défendu leur vie.

Il y eut de nombreuses rencontres, où l'on joua de toutes les armes. Pour ma part, je faillis y rester. Je galopais droit devant moi, cherchant à gagner, comme l'ordre en avait été donné, l'autre extrémité du campement, quand un cavalier arabe, superbement vêtu et monté sur un beau cheval noir, arriva sur moi et, m'appliquant le canon de son fusil sur le flanc droit, pressa la gâchette. Le fusil ne partit pas; mais, d'un coup de pointe en arrière porté en pleine poitrine, j'abattis le cavalier et lui arrachai des mains, au moment où il tombait, le fusil qui avait failli m'être fatal.

Le cheval noir, richement harnaché, fut pris par un de mes spahis.

Le colonel Yusuf était à quelques pas de là et, tout en galopant, me jeta un bref compliment.

Je renonce à décrire la confusion extraordinaire que notre attaque produisit au milieu de cette foule affolée et hurlante. Le tableau d'Horace Vernet n'en donne qu'une idée bien imparfaite.

On a raconté que la mère et la femme d'Abd el Kader avaient été quelque temps prisonnières de nos spahis qui leur avaient rendu respectueusement la liberté¹.

Je n'ai pas assisté à cet épisode. D'ailleurs, pendant que nous parcourions en tous sens le campement dont les habitants, en proie à la panique, ne pouvaient soupçonner notre petit nombre, par tous les points de la périphérie de la smala, quantité de fuyards s'échappaient les uns à pied, les autres sur des chevaux ou des chameaux et s'enfonçaient sans direction dans l'immensité. C'était inévitable, il eût fallu une armée pour les cerner et les prendre.

En arrivant vers les dernières tentes de la smala, traversée de part en part, les spahis, débandés, éprouvèrent tout à coup une vive anxiété, car ils voyaient venir sur eux une troupe de cavalerie rangée en bon ordre de combat, qu'ils prirent de loin pour les cavaliers réguliers de l'émir, accourant à la rescousse.

C'étaient heureusement les chasseurs du colonel Morris qui venaient d'accomplir leur mouvement tournant et qui nous accueillaient par leurs acclamations.

¹ Une femme d'un des meilleurs groupes, fut un instant, suspendue en suppliante à l'étrier de Yusuf, qui s'empessa de la rassurer et de l'éconduire. C'était la mère de l'émir.

La smala était à nous, bien à nous, d'autant plus que les zouaves et les canons rejoignirent dans la soirée, après une héroïque marche forcée¹.

A la suite de ce brillant exploit, le duc d'Aumale fut promu lieutenant-général, soit général de division, le 3 juillet 1843; il fut employé à l'expédition de Biskra (1844) dans la province de Constantine, puis à la soumission des Zibanes et des Ouled-Sultan. Alors il rentra à Paris, où il épousa, le 25 novembre 1844, la princesse Marie-Caroline de Bourbon, de la famille royale de Naples, fille du prince de Salerne,

Environ une année plus tard, il était désigné pour prendre le commandement de la division de Constantine; il remplacerait de nouveau le général Bedeau, comme il l'avait remplacé à la tête du 17^e léger.

Auparavant, Bugeaud, devenu maréchal de France, dirigea le duc d'Aumale sur la province de Tillery pour constater les résultats obtenus par le général Yousouf dans le Haut-Chélif; le vainqueur de la smala ne revit pas sans quelque émotion le théâtre de ses exploits du printemps 1843. Non loin de Taguine, il fit défiler devant lui la puissante confédération des Ouled-Nayl, naguère une redoutable ennemie.

En prenant son commandement à Constantine, le duc d'Aumale n'inaugurait pas, comme on aurait pu le croire d'après l'état de tranquillité relative qui y régnait sous son prédécesseur, un temps de doux repos. Il eut à veiller aux nouveaux dangers venant de l'ancien bey ture de la province, Achmed, retiré dans les montagnes de l'Aurès, où il se tenait en posture menaçante.

Le maréchal Bugeaud ordonna au prince de mettre ordre à cet état de choses et de soumettre les tribus guerrières de l'Aurès. La campagne à faire fut préparée avec soin. Ses difficultés furent surmontées, mais au prix de grands efforts et de sanglants combats dans lesquels le duc d'Aumale fit des pertes sensibles et où lui-même courut de sérieux dangers personnels.

Ce ne fut, dit encore le général du Barail (*Gaulois* du 8 mai 1897), qu'après des expéditions plusieurs fois renouvelées dans de semblables

¹ D'après les *Souvenirs* du général du Barail, tome I, complétés par des notes spéciales et par des extraits de Camille Rousset, *Conquête de l'Algérie*, tome I, et des *Annales algériennes* de Pélissier, tome III.

conditions qu'il obtint enfin la pacification complète du pays par la reddition du bey Achmed qui se rendit lui-même au colonel Canrobert pour ne pas être livré par les populations chez lesquelles sa présence était une cause de guerres incessantes.

Après la soumission de l'Aurès, le prince entreprit celle des Zibans dont Biskra, aujourd'hui la perle du Sud, était la capitale. Le prince livra entre autres, près de Sidi Ockba, autre oasis des Zibans, un combat dans lequel un jeune capitaine de la légion étrangère, destiné à parcourir une brillante carrière, terminée par une mort glorieuse à Magenta, fut grièvement blessé ; j'ai nommé le capitaine Espinasse.

Mgr le duc d'Aumale, par ses différents commandements exercés d'une manière si brillante, s'était acquis une telle compétence et une telle spécialité en Algérie que sa place était marquée à la tête de notre belle colonie du nord de l'Afrique. Et, en effet, quand le maréchal Bugeaud, dégoûté par toutes les taquineries de la Chambre qui lui refusait les moyens de terminer la grande œuvre qu'il avait entreprise, eut donné sa démission de gouverneur général, ce fut le prince qui fut appelé en 1847 à recueillir cette belle mais difficile succession.

Le maréchal exerçait son commandement avec une telle autorité et une telle sûreté qu'il ne trouvait partout qu'empressement à lui obéir. Un jeune prince de vingt-cinq ans à peine inspirerait-il une pareille confiance ?

La réponse est facile. Jamais l'Algérie ne fut mieux commandée et ne connut une aussi grande prospérité que pendant les six mois qu'elle eut le prince à sa tête. Etudiant toutes les questions avec un soin scrupuleux, il étonnait le conseil supérieur de l'Algérie par ses connaissances aussi étendues que diverses.

C'est justice de dire qu'il était bien secondé, ayant comme lieutenants les généraux Changarnier pour la division d'Alger, Lamoricière pour celle d'Oran et Bedeau pour celle de Constantine, bientôt le général Cavaignac.

Aussi l'émir Abd-el-Kader ne tarda pas à se trouver à forte partie, et quand il constata le défaut d'appui de la part des Marocains et même leur hostilité, il prit une décision qui marqua d'un heureux événement le gouvernement du duc d'Aumale. Le vainqueur de sa smala aurait aussi sa personne. Tout d'abord il tâta les conditions qui lui seraient faites, et adressa trois lettres au duc d'Aumale, à Lamoricière et à Cavaignac. Celle au duc d'Aumale l'appelait « le chef le plus magnifique des armées françaises », le fils « du sultan des sultans du pays de Roum » ; suivait une longue et confuse dissertation de tournure dilatoire à laquelle le prince ne se

méprît pas. Il fit partir Lamoricière, qui débarqua à Nemours et se rendit au camp de Sidi Mohammed el-Ouanini, où les forces étaient réunies sous le commandement du colonel de Mac-Mahon. Des renforts constituèrent une petite armée qui avait pour mission d'empêcher l'accès du territoire algérien aux forces de l'émir. Celui-ci voyant fermés devant lui tous les chemins du désert, se décida enfin à être le prisonnier de la France. Le 23 décembre 1847, il arrivait aux avant-postes français de Sidi-Brahim.

Le duc d'Aumale avait voulu surveiller lui-même l'exécution de ses ordres ; il s'était embarqué le 18 décembre pour Nemours ; le mauvais temps l'obligea à plusieurs relâches, notamment à Mers-el-Kebir, où il prit Cavaignac à son bord. Enfin, le 23 il put débarquer à Nemours en même temps que les derniers soldats d'Abd-el-Kader faits prisonniers avec leur chef arrivaient sur la plage.

Le même soir Lamoricière conduisit l'émir au prince, qui approuva les conventions faites avec Abd-el-Kader en vertu desquelles celui-ci devait être conduit en Egypte et en Syrie. La conversation fut assez longue et cordiale, l'émir fit compliment au prince sur son activité et sa vigilance. Elle prit fin sur un ordre donné à Abd-el-Kader de rendre sa soumission éclatante en venant le lendemain lui offrir un cheval, selon l'usage arabe. La triste cérémonie eut lieu le lendemain, grandiose et tragique.

Dans l'après-midi, le duc d'Aumale s'embarqua sur le *Solon* avec son prisonnier, ils firent voile pour Mers-el-Kebir où l'émir, prenant congé du prince, s'embarqua pour l'*Asmodée* qui devait le conduire en France, puis en Orient.

La prise du chef fameux qui avait si longtemps tenu les armées françaises en haleine fut le dernier acte de la grande guerre. Ce sera la gloire du prince d'avoir su consommer cet immense événement. Il se préparait à surveiller la grande Kabylie et donnait des fêtes brillantes en l'honneur du prince et de la princesse de Joinville venus à Alger avec l'escadre quand, le 27 février 1848, une frégate lui apporta la nouvelle de la Révolution de Paris. Le 2 mars une dépêche lui annonçait la proscription de la famille royale et la nomination du général Cavaignac au gouvernement de l'Algérie.

Le duc d'Aumale s'inclina, il écrivit au ministre de la guerre

du nouveau régime une lettre qui mérite d'être reproduite, car elle montre combien le jeune officier général était digne de commander aux troupes par ses qualités de discipline et sa science militaire :

Monsieur le ministre, fidèle jusqu'au dernier moment à mes devoirs de citoyen et de soldat, je suis resté à mon poste tant que j'ai pu y croire ma présence utile au service du pays. J'apprends à l'instant, par le *Moniteur*, le nom de mon successeur. Soumis à la volonté nationale, je remets le commandement à M. le général Changarnier jusqu'à l'arrivée à Alger de M. le général Cavaignac. Demain j'aurai quitté la terre française.

J'ai l'honneur d'appeler votre attention sur les besoins de la défense des côtes et du service des subsistances. Je ne puis que renouveler mes instances à cet égard. L'armement des batteries, dont j'avais fait entreprendre la construction, il y a deux mois, est commencé. L'artillerie de la milice s'exerce à la manœuvre et au tir au canon. J'ai donné à M. l'intendant de l'armée des ordres pour hâter et augmenter partout les achats de grains et de viande sur pied.

Je ne dois pas vous laisser ignorer que, prévoyant depuis un mois le cas où la France aurait besoin d'une partie de son armée d'Afrique pour la porter sur un point quelconque de l'Italie, j'avais prescrit aux deux commandants des divisions d'Alger et d'Oran de prendre, sous des prétextes divers et sans éveiller l'attention, des dispositions telles qu'une force effective de quinze mille baïonnettes, prises dans les plus vieilles troupes de l'armée, pût être embarquée quatre jours après l'ordre donné, dans les ports d'Alger, d'Arzeu et d'Oran. Ces dispositions sont effectuées aujourd'hui.

La France peut compter sur son armée d'Afrique. Elle trouvera ici des troupes disciplinées, braves, aguerries ; elles sauront partout donner l'exemple de toutes les vertus militaires et du plus pur dévouement au pays. J'avais espéré partager leurs dangers et combattre avec elles pour la patrie... Cet honneur m'est enlevé ; mais, du fond de l'exil, tous mes vœux seront pour la gloire et le bonheur de la France !

Le 3 mars, le duc d'Aumale s'embarquait sur ce même *Solon* où il avait reçu Abd-el-Kader déchu et se rendit à Gibraltar, d'où il gagna l'Angleterre.

La période de l'exil avec ses dures tribulations allait s'ouvrir.

(A suivre).

L.

